

L'apologie du voyage chez La Popelinière et Marc Lescarbot

Marie-Christine Pioffet

Volume 43, numéro 1, 2007

Les langues de la dramaturgie québécoise contemporaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/016302ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/016302ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pioffet, M.-C. (2007). L'apologie du voyage chez La Popelinière et Marc Lescarbot. *Études françaises*, 43(1), 139–156. <https://doi.org/10.7202/016302ar>

Résumé de l'article

Les Trois Mondes de La Popelinière et *l'Histoire de la Nouvelle-France* de Marc Lescarbot proposent aux Français deux projets de colonisation, l'un vers le mythique continent austral, l'autre vers l'Acadie. Mais les auteurs avaient fort à faire pour convaincre leurs compatriotes peu enclins à quitter leur pays à s'expatrier vers ces lointaines contrées. Le présent article examine comment les deux ouvrages font chacun à leur manière l'éloge de la mobilité, que ce soit en valorisant les vertus viatiques des valeureux Gaulois, en vantant la bravoure des marins, ou encore en exaltant le plaisir que procurent les découvertes territoriales. Cet effort de persuasion qui visait à venger l'honneur des Français tenus en échec par les Espagnols au Nouveau Monde ne sera malheureusement entendu que par une minorité.

L'apologie du voyage chez La Popelinière et Marc Lescarbot

MARIE-CHRISTINE PIOFFET

Le parallèle entre le huguenot Henri Lancelot Voisin de La Popelinière, surnommé par Numa Broc « le chantre français de l'Antarctide¹ », et Marc Lescarbot, le poète de l'Acadie, peut paraître a priori inattendu. Toutefois, pour peu que l'on examine le cheminement des deux auteurs, plusieurs points de convergence frappent aussitôt. Juristes de formation dotés d'une solide érudition et fervents partisans des expéditions d'outre-mer, les deux historiens prennent la plume pour réveiller les désirs de conquête et d'exploration de leurs compatriotes, refroidis depuis les échecs de Villegagnon, de Laudonnière et finalement de Jacques Cartier qui entamèrent cruellement le rêve d'empire du Roi Très Chrétien. Malgré la distance géographique qui sépare leurs terres d'élection, *Les trois mondes* de La Popelinière et *l'Histoire de la Nouvelle-France* de Marc Lescarbot constituent de véritables traités de colonisation. Le premier propose à ses compatriotes le modèle portugais axé sur le commerce et les rapports harmonieux avec les indigènes, le second forgé à partir d'une vision messianique de la France, « nourrice des lettres² » et gardienne de la chrétienté, tente d'aiguillonner les sentiments patriotiques et la fierté des descendants des valeureux Gaulois, autrefois « maîtres de la mer³ ». Mais dans cette perspective, il fallait

1. *La géographie de la Renaissance (1420-1620)*, Paris, Bibliothèque nationale, 1980, p. 171.

2. Dans cette étude, nous avons retenu l'édition suivante : *Histoire de la Nouvelle-France*, Paris, Adrien Périer, 1618, p. 15. Les références à cet ouvrage dans la suite seront indiquées par le sigle HNF.

3. *Idem*.

d'abord convaincre les Français, enclins aux plaisirs mondains et soucieux de leur confort, de prendre le large. Visée d'autant plus malaisée que la navigation hauturière alimentait encore bien des frayeurs à l'époque.

Notre enquête portera sur la dialectique du voyage et de la fixité telle qu'elle se présente dans l'œuvre « géographique » des deux humanistes élaborée au déclin de la Renaissance, soit *Les trois mondes* de La Popelinière, publiés en 1581⁴, et l'*Histoire de la Nouvelle-France* de Marc Lescarbot, dont la première édition date de 1609⁵.

Le modèle viatique à la Renaissance

Avant d'aborder ces deux plaidoyers en faveur de la colonisation française, j'aimerais dire un mot sur la perception du voyageur à l'époque des grandes découvertes. Précisons d'emblée que ceux qui courent le monde sont loin d'avoir une image toujours positive. Ces perpétuels exilés suscitent méfiance et suspicion. Pourtant il se trouve plus d'un auteur à faire l'éloge des séjours en pays lointains. Encore ne valorisent-ils pas tous les types de pérégrinations. Pour Théodore de Bry, éditeur de multiples comptes rendus d'explorations, l'expérience viatique est profitable dans la mesure où elle répercute des « choses nouvelles⁶ ». Si le voyage érudit acquiert respect et dignité en ce qu'il permet « un énorme accroissement du savoir⁷ », les entreprises commerciales ou diplomatiques menées au-delà des mers exercent moins d'attrait parmi

4. La première édition fut publiée chez Pierre L'Huilier et réimprimée aussitôt l'année suivante.

5. Le parallèle entre La Popelinière et Lescarbot, bien que suggéré par Frank Lestringant (« Les Protestants et la liberté des mers, d'Urbain Chauveton à Grotius », *Coligny, les protestants et la mer*, Actes du colloque organisé à Rochefort et La Rochelle les 3 et 4 octobre 1996, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1997, p. 29), puis par Anne-Marie Beaulieu dans sa réédition des *Trois mondes*, n'a fait à notre connaissance l'objet d'aucun examen approfondi (voir « Introduction », *Les trois mondes de La Popelinière*, Genève, Droz, 1997, p. 55, note 230). Les références à cet ouvrage dans la suite seront indiquées par le sigle *TM*.

6. C'est en ces termes qu'il vante dans la dédicace les mérites de l'ouvrage de Thomas Hariot (*Description merveilleuse et cependant véritable des mœurs et coutumes des sauvages de la Virginie (en 1585)*) (traduit du latin par L. Ningler) dans *Voyages en Virginie et en Floride*, Paris, Duchartre et van Buggenhoudt, 1927, XV, p. 5).

7. Jean-Claude Margolin, « Voyager à la Renaissance » dans Jean Céard et Jean-Claude Margolin (dir.), *Voyager à la Renaissance : actes du colloque de Tours 30 juin-13 juillet 1983*, Centre d'études supérieures de la Renaissance, Paris, Maisonneuve et Larose, 1987, p. 10.

les lettrés. Rabelais, lecteur présumé de relations authentiques⁸, oppose aux expéditions mercantiles l'exploration du monde mue par la seule quête du savoir. En vertu des mobiles nobles de son odyssée, Pantagruel crut jouir de la protection divine, comme en témoigne la réponse qu'il fit au vieux Macrobe :

le hault Servateur avoit eu esgard à la simplicité et syncere affection de ses gens, lesquelz ne voyageoient pour gain ne traficque de marchandise. Une et seule cause les avoit en mer mis, sçavoir est studieux désir de veoir, apprendre, congnoistre, visiter l'oracle de Bacbus et avoir le mot de la Bouteille, sus quelques difficultéz proposées par quelqu'un de la compaignie. Toutesfoys ce ne avoit esté sans grande affliction et dangier évident de naufrage⁹.

Montaigne affiche un mépris analogue pour le voyage mercantile, décrivant ouvertement l'avidité des Espagnols « costoyant la mer à la quête de leurs mines¹⁰ », comme en témoigne ce jugement sur la mauvaise fortune de leurs recherches :

Dieu a meritoirement permis que ces grands pillages se soient absorbez par la mer en les transportant, ou par les guerres intestines dequoy ils se sont entremangez entre eux, et la plus part s'enterrent sur les lieux, sans aucun fruit de leur victoire¹¹.

Au contraire, la mobilité inspirée par une quête épistémologique trouve grâce à ses yeux. L'essayiste valorise les pérégrinations du promeneur bienveillant. Dans « De la vanité », Montaigne vante les vertus pédagogiques des déplacements qui flattent son tempérament et sa curiosité :

le voyager me semble un exercice profitable. L'ame y a une continuelle exercitation à remarquer les choses incogneues et nouvelles ; et je ne sçache point meilleure escolle, comme j'ay dict souvent, à former la vie que de luy proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies et usances, et luy faire gouter une si perpetuelle varieté de formes de notre nature. Le corps n'y est ny oisif ny travaillé et cette modérée agitation le met en haleine¹².

8. Selon Jacques Boulenger, l'auteur était « fort bien renseigné, théoriquement, sur la navigation en Méditerranée et sur la géographie de l'Atlantique du Nord » (« Introduction » à Rabelais, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1978, p. XX).

9. Rabelais, *Le quart Livre*, dans *op. cit.*, p. 611).

10. « Des coches », *Les essais*, Paris, PUF, coll. « Quadrige » 1992, p. 910.

11. *Ibid.*, p. 913.

12. « De la vanité », *ibid.*, p. 973-974.

Prendre la route répond aussi à un désir de rompre la monotonie du quotidien et l'ennui que suscite une vie trop casanière, comme le confie humblement le Gascon : « La seule variété me paye, et la possession de la diversité, au moins si aucune chose me paye. A voyager, cela mesme me nourrit que je me puis arrester sans interests, et que j'ay où m'en divertir commodément¹³ ». Montaigne désigne ainsi son impérieuse quête de nouveauté comme un noble délassement salutaire autant pour le corps que pour l'esprit. Plus enthousiaste encore, André Thevet, cosmographe du roi, ayant pris part à plusieurs expéditions maritimes, renchérit sur les bienfaits du voyage, envisageant la navigation comme le moyen pour l'homme d'acquérir à la fois une « vertu heroïque & science tressolide¹⁴ ». Mais quels que soient les bénéfices des pérégrinations en pays étrangers, ni Rabelais, ni Montaigne, ni même André Thevet n'en font un enjeu national. Il en ira bien sûr fort différemment chez La Popelinière et Lescarbot, fervents partisans de la colonisation française des pays d'outre-mer.

Honnis soient les poltrons et les douillets

Au plus fort de la course aux possessions vers le Nouveau Monde, susciter la curiosité touristique des lecteurs peut paraître hors de saison. Il ne s'agit pas tant de valoriser un mode de vie individuel, que d'inspirer un rêve collectif. Dans cet effort de persuasion, les deux historiens emploient toute leur rhétorique pour convaincre les Français de renoncer à leur existence casanière qui les prive de tant de connaissances. Ainsi, dans son traité des *Trois mondes*, La Popelinière décrit la vie de la plupart des « gens de lettres » comme « contemplative, morne, chagrine & sédentaire » (TM, 76). À ces hommes de cabinet, le huguenot oppose, conformément à la *doxa* du temps, le voyageur, l'homme d'action, citant en exemple le « courageux exploit » (TM, 77) de Christophe Colomb, qui lui valut une gloire immortelle et « plus de richesses que tous les roys ses devanciers » (TM, 76)¹⁵. Un tel éloge chez un érudit

13. *Ibid.*, p. 988.

14. *Les singularitez de la France Antarctique*, Paris, Chez les héritiers de Maurice de la Porte, 1558, s.p.

15. À propos de cet antagonisme, Adrien Pasquali note : « Sur la manière de voyager, vient se greffer une opposition plus fondamentale entre le voyageur et l'érudit en chambre, entre le voyage réel et le voyage de la lecture. À l'érudit sont reprochés l'immobilité casanière et le fait qu'il voyage par procuration » (*Le tour des horizons. Critique et récits de voyages*, Paris, Klincksieck, 1994, p. 32). Dans cette « querelle » (*idem*), La Popelinière prend

confiné à sa table de travail peut en effet sembler étonnant. C'est qu'aux yeux du géographe, la découverte du monde répond à une obligation morale : « Or comme la terre est estrangement grande : la paresse, la couardise & indiscretion des hommes telle, qu'ils ne veulent en descouvrir davantage que leurs vieux peres leur en ont tracé par escrit » (*TM*, 77). Laisser dans l'oubli une aussi « longue & large estendue » (*TM*, 77) de terre que le troisième monde, équivaldrait à un refus de connaître et de contempler la création divine. Paraphrasant Pline, il reproche aux Romains leur manque de curiosité « ne pensans les aveugles & insensez, dict-il, à aultre chose qu'à l'avarice » (*TM*, 112)¹⁶. Entre les approches du monde, « sçavoir la theorique & pratique, c'est à dire la science d'autrui & l'experience de son particulier », le géographe ne balance guère, privilégiant sans hésiter la deuxième, basée sur l'autopsie (*TM*, 138). Le refus du voyage, si fréquent à l'âge classique, est à ses yeux un symptôme de dépravation morale. L'ancien militaire de carrière se gausse ainsi à quelques reprises de « la jeunesse dormante & peu soigneuse », peu encline à « effectuer les vrayement beaux exploicts » (*TM*, 79) ainsi que des « François trop endormis sous le voile des plaisirs mondains » (*TM*, 70) pour suivre l'exemple des découvreurs. La mollesse de son siècle résistant à toute entreprise glorieuse le rebute. Incompatible avec le goût de la facilité si répandu dans le monde, la découverte de nouvelles contrées exige force sacrifices et tribulations :

résolument le parti des hommes de terrain. Aussi se moque-t-il encore des auteurs de l'Antiquité qui ont rêvé aux Gorgones sans y avoir mis les pieds : « Je laisse ce que les poètes grecz & latins ont barboüillé des Gorgonnes : car comme pauvres escoliers & gens de lettres qu'ils estoient, sans avoir jamais sorti de Grece ne d'Italie, ils ne pouvoient en avoir assuree cognoissance » (*TM*, 124).

16. Pline écrivait : « Mon étonnement est extrême quand je vois que dans le monde, en proie à la division et partagé en royaumes comme en autant de membres, un aussi grand nombre d'hommes s'est livré à la recherche de choses si difficiles à trouver ; et cela sans en être empêchés par les guerres, par les hospitalités infidèles, par les pirates ennemis de tous, et interceptant presque les passages ; et cela avec un tel succès, que, pour des lieux où ils ne sont jamais allés, on en apprend plus sur certains points, à l'aide de leurs livres, que par toutes les connaissances des habitants. De nos jours, au contraire, au sein d'une paix que fête l'univers, sous un prince qui se plaît tant à voir prospérer les choses et les arts, non seulement on n'ajoute rien aux découvertes déjà faites, mais encore on ne se tient pas même au niveau de la connaissance des anciens. [...] La mer est ouverte dans toute son étendue, tous les rivages sont hospitaliers ; mais la foule immense qui navigue le fait par amour du gain et non de la science, sans songer, dans son aveuglement et dans son avidité exclusive, que la navigation elle-même devient plus sûre par la science » (*Histoire naturelle*, t. II, p. 45).

Les secretz ne se vulgarisent, ains sont reserrez &, comme les plus cheres marchandises, arrenge en l'arriere boutique [...] Mais quand les belles choses viennent lachement & à grande difficulté en nostre pouvoir, mesmement à paresseux ou qui preferent leur plaisir à choses si rares, ne se faut fascher toutesfois de descouvrir si tard choses si cachees, ny de tirer en haute lumiere secrets si bas enterrez? (TM, 414-415).

Marc Lescarbot, «enclos» le plus souvent en son «étude¹⁷», selon l'autoportrait qu'il nous livre, abonde lui aussi dans ce sens, vilipendant la «poltronnerie du temps d'aujourd'huy¹⁸» qui retient ses contemporains au foyer. De manière non équivoque, il dénonce «la tourbe des gens oisifs» dont la France regorge, languissant «au repos d'un calme ennuyeux¹⁹». Est-il question de ces citadins qui craignent les périls de la navigation, le chroniqueur ne rate jamais une occasion de se moquer d'eux. Nombre des considérations de son *Histoire* s'adressent d'ailleurs plus particulièrement aux marinières, qui constituent à ses yeux des lecteurs privilégiés. Qu'on en juge par ce passage consacré au voyage de Jacques Cartier :

Plusieurs sedentaires, & autres gens qui ont leur vie arretée es villes, trouveront, paravanture cette curiosité superfluë de mettre ici tant d'iles, passages, ports, bancs, & autres particularitez, comme si la côte d'une terre git Est-Nordest & Ouest-Surouest, ou autrement. Ce que j'avois promis d'abreger au commencement du premier livre de cette histoire. Mais ayant depuis considéré que ce seroit frustrer les marinières & Terre-neuvières de ce qui leur est plus necessaire, [...] j'ay pensé qu'il valoit mieux en cet endroit changer d'avis²⁰.

17. Qu'on se souviene de la pointe de Samuel de Champlain au sujet de son voyage vers l'île de Sainte-Croix : «L'Escarbot estoit de ceux qui l'accompagnerent, lequel n'avoit encores sorty du port Royal : c'est le plus loin qu'il ayt esté, qui sont seulement 14. a 15. lieues plus avant que ledit port Royal» (*Les voyages du sieur de Champlain*, dans *The Works of Samuel de Champlain in six volumes, reprinted translated and annotated by six Canadian scholars* [éd. H. P. Biggar], Toronto, The Champlain Society, t. II, p. 462).

18. «La conversion des Sauvages», dans Lucien Campeau, *Monumenta Novæ Franciæ*, Roma-Québec, Monumenta Hist. Soc. Iesu / Les Presses de l'Université Laval, 1967, t. I, p. 67.

19. *Ibid.*, p. 67-68.

20. *HNF*, 263-264. Il n'est pas impossible que cette remontrance générale ait pour cible privilégiée le clergé catholique réticent à s'engager dans les missions. En effet, au livre IV de son *Histoire*, Marc Lescarbot oppose à la ferveur des pasteurs de La Rochelle priant pour le succès du voyage la léthargie des catholiques qui ne participèrent pas à cette mission en Acadie : «je diray que ce nous est chose honteuse que les Ministres de la Rochelle priassent Dieu chaque jour en leurs assemblées pour la conversion des pauvres peuples Sauvages, & même pour nôtre conduite, & que nos Ecclesiastiques ne fissent pas le semblable. De verité nous n'avions prié ni les uns, ni les autres de ce faire, mais en cela se reconoit le zele d'un chacun. En fin peu auparavant nôtre départ il me souvint de demander au sieur Curé ou Vicair de l'Eglise de la Rochelle s'il se pourroit point trouver quelque sien confrere qui

Le chroniqueur de la colonisation acadienne réitère à quelques reprises son mépris des « cazaniers²¹ » dont il n'a que faire des critiques. Ici on le voit encore ironiser sur les objections soulevées par le lecteur :

Plusieurs qui ne sçavent que c'est de la marine pensent que l'établissement d'une habitation en terre inconnue soit chose facile, mais par le discours de ce voyage, & autres suivans, ilz trouveront qu'il est beaucoup plus aisé de dire que de faire (*HNF*, 491-492).

Saluant avec chaleur la conduite de Nicolas Aubry qui s'embarqua pour le Nouveau Continent « contre le gré de ses parents » (*HNF*, 438), l'avocat-écrivain prévient les critiques par ce commentaire : « Car si en beaucoup de choses on suivoit l'avis des gens sédentaires, on perdrait maintes belles occasions de bien faire » (*HNF*, 438). Au reste, la fuite du prêtre séculier n'est pas sans rappeler le départ précipité de l'auteur, qui s'embarqua à bord du *Jonas* sans même avertir sa mère. Mais là encore, le « chantre de l'Acadie » n'a que faire des reproches :

n'ayant à répondre à personne en ce regard, je ne me soucie des discours que les gens oisifs, ou ceux qui ne me peuvent ou veulent ayder, pourroient faire, ayant mon contentement en moy-même, & étant prêt de rendre service à Dieu & au Roy es terres d'outre mer qui porteront le nom de France, si ma fortune, ou condition m'y pouvait appeller (*HNF*, 502-503).

Cependant, La Popelinière et Lescarbot ne font preuve ici d'aucune audace particulière, puisque le voyageur, être mobile, n'a de cesse de se démarquer des pantoufflards. On se souviendra de la célèbre diatribe de Jean de Léry contre ceux qui répugnent à quitter leur demeure :

Que dites-vous la dessus, messieurs les délicats, qui estans un peu pressez de chaut, après avoir changé de chemise, et vous estre bien testonner, aimez tant non seulement d'estre à requoy en la belle salle fraische, assis dans une chaire, ou sur un lict verd : mais aussi ne sauriez prendre vos repas, sinon que la vaisselle soit bien luisante, le verre bien fringué, les

voulût venir avec nous : ce que j'esperoy se pouvoir aisément faire, pource qu'ils étoient là en assez bon nombre, & joint qu'étans en une ville maritime, je cuidoy qu'ilz prinsent plaisir de voguer sur les flots : mais je ne peu rien obtenir » (*HNF*, 512).

21. La poésie de Lescarbot fait écho à cette condamnation de la fixité. Dans une apostrophe virulente, il semonce vigoureusement ceux qui restent enfermés dans leurs demeures : « Arrière d'ici, arrière / Timides & Cazaniers, / Qui dedans vôte barrière / Toujours êtes prisonniers, / Vous qui n'avez soin, ni cure / De faire que vôte nom / Contre la mort même dure / En perdurable renom. / De Monts, tu n'es pas de mêmes » (« A Monsieur De Monts [...] Ode », dans *Les muses de la Nouvelle-France*, Paris, Adrien Périer, 1618, v. 61-69). Hommage aux marins et aux dieux de la mer, « Le théâtre de Neptune » raille aussi le sédentaire : « celui qui chez soy demeure cazanier / Merite seulement le nom de cuisinier » (v. 13-14).

serviettes blanches comme neige, le pain bien chapplé, la viande quelque delicate qu'elle soit bien proprement apprestée et servie, et le vin ou autre bruvage clair comme Emeraude? Voulez-vous vous aller embarquer pour vivre de telle façon? Comme je ne le vous conseille pas, et qu'il vous en prendra encores moins d'envie quand vous aurez entendu ce qui nous advint à nostre retour: aussi vous voudrois-je bien prier, que quand on parle de la mer, et sur tout de tels voyages, vous n'en sachans autre chose que par les livres, ou qui pis est, en ayant seulement ouy parler à ceux qui n'en revindrent jamais²².

L'invitation au voyage

Sur ce procès impitoyable de la sédentarité vient se greffer, dans les deux œuvres, une vision épique de la navigation au long cours. Mais quels sont les motifs du voyage auquel on convie les Français? La question mérite qu'on s'y attarde. À l'instar de Rabelais ou de Montaigne, La Popelinière comme Lescarbot récuse les expéditions mercantiles axées sur l'appât du gain. Le fossé se creuse entre les pérégrinations des «pauvres navigans» (*TM*, 112) de l'empire romain, comme le huguenot les appelle, et celles des véritables voyageurs inspirées par le goût de la découverte et de l'aventure: parcourent-ils «la Getulie, Numidie & autres régions d'Affrique [...] qu'ils en rechercherent les forests seulement pour y trouver citronniers & dents d'elefans pour en faire des meubles & orner leurs maisons» (*TM*, 112). Mais davantage que les hommes de l'Antiquité, ce sont les Castillans qui reçoivent ses foudres. Répercutant les griefs traditionnels, La Popelinière les accuse par leur «avarice», «ambition & paillardise» d'avoir donné «prompte fin à la première peuplade des chrestiens aux isles de l'Amerique» (*TM*, 237). Les conquistadors incarnent à ses yeux un repoussoir du voyageur modèle, désintéressé et magnanime.

Cette antinomie paraît plus évidente encore à travers les mailles de l'*Histoire de la Nouvelle-France*. Nul mieux peut-être que le Vervinois ne rejette le mercantilisme des premiers «viateurs», animés par le seul intérêt pécuniaire²³. Ainsi lance-t-il à son tour l'anathème contre les

22. Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil (1578)*: 2^e édition 1580 (texte établi, présenté et annoté par Frank Lestringant), Paris, Librairie générale française, 1994, p. 140.

23. Au premier livre de son *Histoire*, il explique en ces termes les origines de la navigation: «L'autheur du livre de la Sapience attribué à Salomon dit que la convoitise du gain a meü l'esprit de l'homme à rechercher le moyen d'aller sur les eaux, & bâtir des navires, par lesquels on peüt traverser la mer» (*HNF*, 1).

cupides colonisateurs de l'Amérique du Sud en quête perpétuelle de trésors :

La même convoitise a été l'aiguillon qui depuis six-vints ans a poussé les Portugais, Hespagnols, & autres peuples de l'Europe à se hazarder sur l'Océan, chercher des nouveaux mondes deçà & delà l'Equateur, & en un mot environner la terre ; laquelle aujourd'hui se trouve toute reconuë par l'obstinée et infatigable avidité de l'homme, excepté quelques cotes antarctiques, & quelques-unes à l'Occident outre l'Amérique, léquelles ont été negligées, parce qu'il n'y avait rien à butiner (*HNF*, 2-3).

Quoique méprisé, le voyage marchand interfère à plusieurs reprises comme faire-valoir aux pérégrinations des pionniers de la Nouvelle-France. Ainsi Lescarbot oppose-t-il vigoureusement les expéditions des morutiers et des trafiquants aux nobles périple accomplis par le clan De Monts-Poutrincourt en Acadie, lesquels ont bénéficié de la grâce divine :

combien qu'en ces navigations se soient presentez mille dangers, toutefois il ne s'est jamais perdu un seul homme par mer, jaçoit que de ceux qui vont tant seulement pour les Moruës, & le trafic des pelleteries, il y en demeure assez souvent [...] : Dieu voulant que nous reconnoissons tenir ce benefice de lui, & manifester sa gloire de cette façon, afin que sensiblement on voye que c'est lui qui est autheur de ces saintes entreprises, lesquelles ne se font par avarice, ni par l'injuste effusion du sang, mais par un zele d'établir son nom, & sa grandeur parmi les peuples qui ne le connoissent point (*HNF*, 571-572).

Le providentialisme qui transparaît ici s'accompagne d'une mise en valeur des épreuves de la traversée. Y affleure ce que l'on pourrait appeler une mystique de la navigation hauturière. L'*homo viator*, qui brave les fureurs de Neptune et fait face à la famine pour fonder des colonies, se trouve magnifié tel un héros invincible²⁴. Le Tout-Puissant se dresse non seulement comme le protecteur bienveillant, mais encore comme celui qui anime le grand branlement des flots pour rehausser la valeur de ses serviteurs, ainsi que le note encore Marc Lescarbot :

Dieu veut éprouver la constance de ceux qui combattent pour son nom, et voir s'ilz ne branleront point : il les meine jusques à la porte de l'enfer, c'est à dire du sepulchre, & neantmoins les tient par la main, afin qu'ilz ne tombent dans la fosse (*HNF*, 571).

24. Sur la dimension épique du voyage, voir notre étude « L'épreuve de la traversée dans les relations de voyage en Nouvelle-France : entre réalité et fiction », *Essays in French Literature*, n° 38, novembre 2001, p. 129-157.

En ce qu'il connaît une issue heureuse, le récit de Marc Lescarbot se distingue nettement de la floraison aux histoires tragico-maritimes popularisées par les auteurs portugais. Selon Paolo Carile, ces relations, qui tournent au drame et à la catastrophe, auraient nourri par l'entremise de traductions une production analogue en France. Par son intention glorificatrice avouée, l'écrivain de Vervins prend le contre-pied de ces mésaventures transocéaniques et souvent satiriques²⁵. Je passerai rapidement sur les nombreux procédés d'héroïsation que comporte le récit de la traversée en mer de l'avocat, ayant traité de ce sujet dans une autre étude déjà mentionnée²⁶. Qu'il me suffise de rappeler l'identification de l'auteur aux marinières dont il adopte volontiers le point de vue et calque souvent les expressions, citées comme autorité. À bord du *Jonas*, le compagnon de Poutrincourt s'enthousiasme pour les prouesses des hommes d'équipage, comme en témoigne son éloge :

Mais je ne puis laisser en arriere l'assurance merveilleuse qu'ont les bons matelots en ces conflicts de vents, orages, & tempêtes, lors qu'un navire étant porté sur des montagnes d'eaux, & de la glissé comme aux profonds abymes du monde, ilz grimpent parmi les cordages non seulement à la hune, & au bout du grand mast, mais aussi, sans degrez, au sommet d'un autre mast qui est enté sur le premier, soutenus seulement de la force de leurs bras & piés entortillés à-l'entour des plus hauts cordages (*HNF*, 522).

Les grandes expéditions enflamment l'esprit de Lescarbot, non seulement en tant qu'elles permettent à l'homme d'afficher sa générosité dans sa lutte contre les éléments, mais en le privant du superflu, elles lui fournissent une ascèse indispensable à son ascension morale. De surcroît, le nomadisme, si souvent décrié par les missionnaires de la Nouvelle-France comme une entrave au christianisme, ne le choque nullement. Bien au contraire, il y voit une école où l'on apprend le renoncement. Dans cette perspective, il vante le mode de vie et les pérégrinations incessantes des Armouchiquois :

Or font-ils aussi des voyages par terre aussi bien que par mer, & entreprendront (chose incroyable) d'aller vingt, trente, & quarante lieuës par les bois, sans rencontrer ni sentier, ni hôtellerie, & sans porter aucuns vivres, fors du Petun, & un fusil, avec l'arc au poin, le carquois sur le dos. Et nous en France sommes bien empechez quand nous sommes tant soit peu égarés dans quelque grande forêt (*HNF*, 865).

25. On lira sur cette tradition lusitanienne les remarques de Paolo Carile (*Huguenots sans frontières. Voyage et écriture à la Renaissance et à l'Âge classique*, Paris, Honoré Champion, 2001, p. 55-61).

26. Voir *supra*, note 24.

Le contraste à nouveau établi entre les routiers et les sédentaires tourne derechef à l'avantage des premiers. Cette conception héroïque du voyage, on la retrouve à quelques variantes près chez La Popelinière qui, au moment de rédiger son traité, n'avait pourtant jamais quitté l'Europe. En militaire de carrière qu'il était, il ne pouvait manquer de s'enthousiasmer devant la « vaillance, dextérité d'esprit & autres moyens nécessaires à l'exécution de si hauts desseins » que manifestaient les Espagnols en tentant « d'assubjectir tant de provinces » (*TM*, 168). L'épopée du voyage d'autrefois se double d'une comparaison militaire : l'ancien soldat apparie les épreuves endurées au cours des longues expéditions maritimes aux souffrances des hommes de guerre :

Non seulement les particuliers, mais les estats memes de ce temps se travaillent si fort pour gangner une bataille, pour forcer une ville, domter un petit pays, en somme pour se moyenner un advantage qui en fin se trouve de peu de duree & malasseuré (*TM*, 417).

S'il réprouve la cupidité des conquistadors, il aimerait néanmoins voir ses compatriotes inspirés par leur élan et leur esprit d'aventure. Il prend plaisir, dans la perspective épique qui est la sienne, à rappeler leurs « longs hasards » et leurs « peines infinies » (*TM*, 244) durant leur périple maritime. Qu'il adopte le point de vue et le langage des marinières paraît dans un tel contexte tout naturel²⁷.

Son plaidoyer en faveur des navigations hauturières s'appuie sur une longue tradition maritime. Comment inviter ses compatriotes à prendre la mer, sinon en leur proposant des modèles antiques dignes d'admiration ? Dans la majeure partie de son traité, La Popelinière s'emploie à retracer les périples des premiers navigateurs depuis Noé, panorama qui verse d'ailleurs le plus souvent dans le panégyrique. Ainsi, il s'émerveille devant les exploits d'Hannon le Carthaginois et des autres grands navigateurs d'autrefois pour lesquels la mer n'avait guère de secrets (*TM*, 1^{er} livre). Bien qu'on n'y retrouve aucune allusion explicite aux écrits du huguenot, *l'Histoire de la Nouvelle-France* emprunte un canevas diachronique semblable à celui qu'on retrouve dans *Les trois mondes*. En effet, l'ouvrage s'ouvre sur un rappel des voyages « transmarins²⁸ »

27. Voir. « J'appelle monde à la façon de noz premiers matelots & voyageurs, lesquels ayans decouvert l'Amerique & Terre Australe » (*TM*, 78). Sur l'appellation des Canaries, il confronte le point de vue de Pline à celui des marinières : « Bien qu'aucuns de nos marinières veulent tirer ce mot Canarien des canes qui rendent le sucre en quantité » (*TM*, 230).

28. L'expression est de Lescarbot (*HNF*, 692).

depuis l'Antiquité. Si La Popelinière s'attache aux périples antiques sans égard à la nationalité, survolant avec la même ivresse les conquêtes des Perses, des Romains, des Grecs ou des premiers habitants de la Gaule, Marc Lescarbot, beaucoup plus nationaliste, privilégie les navigations des « vieux Gaullois, qui conquièrent l'Asie & l'Italie, & y occuperent les provinces appellées de leur nom » (*HNF*, 9). Le souvenir des pérégrinations celtiques n'a du reste rien pour nous étonner²⁹. Afin d'étayer la proximité qui s'établit dans son esprit entre la nouvelle et l'ancienne France, Marc Lescarbot attribue, à la suite de Guillaume Postel, la découverte du Grand Banc de Terre-Neuve aux Gaulois :

Je mettray encore ici le témoignage de Postel que j'ay extrait de sa Charte géographique en ces mots : Terra hæc ob lucrosissimam piscationis utilitatem summa litterarum memoria à Gallis adiri solita, & ante mille sexcentos annos frequentari solita est : sed eò quòd sit urbibus inculta & vasta, spreta est (*HNF*, 228-229)³⁰.

Cette hypothèse controversée lui permet en quelque sorte de réhabiliter l'honneur des Français, tenus à l'écart des grandes découvertes. Sans être aussi explicite, La Popelinière évoquait lui aussi les vestiges de ces navigations gauloises pour mousser l'ardeur de ses compatriotes.

Malgré ces similitudes, la conception du voyage exprimée par les deux écrivains s'oppose au même titre que le laïc se distingue du religieux. Alors que le voyage est essentiellement séculier chez La Popelinière, il revêt une signification quasi mystique sous la plume de Lescarbot. À la trajectoire horizontale du découvreur, le poète superpose le regard vertical de l'*homo viator*, en quête de signes divins. À ses yeux, la sublimation du voyage va de pair avec une exaltation de la mission salvatrice dont le publiciste investit le chef de l'expédition en Acadie :

29. Sur le mythe littéraire des conquêtes gauloises, on lira l'ouvrage de Claude-Gilbert Dubois, *Celtes et Gaulois au xvr^e siècle. Le développement littéraire d'un mythe nationaliste*, avec l'édition critique d'un texte inédit de Guillaume Postel, Paris, J. Vrin, 1972.

30. Traduction de la citation de Postel : « Cette terre, en raison de ses pêcheries lucratives, était régulièrement visitée par les Gaulois depuis le tout début de l'histoire, et il y a plus de seize cents ans avait coutume d'être fréquentée mais parce qu'elle était dépourvue de cités et était inculte, on la méprisait. Que les habitants de la Gaule se rendirent autrefois « maîtres de la mer » (*HNF*, 15) est une idée chère à Lescarbot, qui espère voir ses contemporains en faire autant. On peut également reconnaître dans l'hypothèse d'un passage nordique entre l'Europe et l'Amérique un écho des spéculations de Joseph Acosta (*Histoire naturelle et morale des Indes occidentales*, 1589, Paris, Payot, 1979, p. 60-61) et de François de Belleforest (*La cosmographie universelle de tout le monde [...]*, Paris, Sonnius, 1575, t. I, vol. II, p. 2035).

Après beaucoup de perils (que je ne veux comparer à ceux d'Ulysses, ni d'Éneas, pour ne souiller noz voyages saints parmi l'impureté), le sieur de Pourtrincourt arriva au Port-Royal (*HNF*, 572).

On pourrait être tenté de ne voir dans cette affirmation qu'un indice de propagande religieuse. Mais ce serait en fait méconnaître la vive spiritualité de l'écrivain qui dispensa en Acadie des leçons de catéchisme aux jeunes Amérindiens :

je ne seray honteux de dire qu'ayant été prié par le sieur de Pourtrincourt nôtre chef de donner quelques heures de mon industrie à enseigner Chrétienement nôtre petit peuple, pour ne vivre en bêtes, & pour donner exemple de nôtre façon de vivre aux Sauvages, je l'ay fait en la nécessité, & en étant requis, par chacun Dimanche [...] Et vint bien à point que j'avois porté ma Bible & quelques livres (*HNF*, 475).

Marc Lescarbot, comme nombre de voyageurs en Nouvelle-France, qu'ils soient laïcs ou missionnaires, donne à son odyssee outre-Atlantique une portée messianique.

La fuite vers le Nouveau Monde, qui instaure une rupture avec une existence facile et confortable, répond à une volonté de détachement spirituel. De la sublimation de l'altérité, on passe à la découverte de l'absolu. Il ne s'agit plus seulement de valoriser à la manière de Michel de Montaigne et de plusieurs humanistes de la Renaissance la valeur formatrice du voyage en ce qu'elle favorise une prise de conscience de la diversité humaine et ethnologique. Comme l'a montré Normand Doiron, tout un discours théorique faisait à l'époque la promotion de la valeur instructive du déplacement³¹. L'originalité de La Popelinière et de Lescarbot tient à une sublimation de l'aventure viatique en tant que geste héroïque et expérience patriotique dans laquelle ils invitent toute la collectivité à se mirer par procuration.

Au terme de ce périple naval, la *Terra Australis* se dresse tel un territoire aussi prometteur que l'Amérique dont les Espagnols ont privé les Français : «Voilà un monde qui ne peut estre remply que de toutes sortes de biens & choses tres excellentes. Il ne faut que le découvrir [...] Car il ne peut estre qu'aussi beau & autant riche que l'Amérique »

31. Normand Doiron a abordé cette question dans son étude «L'art de voyager avec fruit de Juste Lipse» dans *L'Art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*, Sainte-Foy-Paris, Les Presses de l'Université Laval-Klincksieck, 1995, p. 17-32. Daniel Roche confortera cette opinion sur l'utilité des voyages dans son récent ouvrage : «Pour le voyageur, le monde est d'abord un livre dont il doit découvrir le sens» (*Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003, p. 59).

(*TM*, 416-417). Ce n'est pas que La Popelinère veuille, à l'instar de plusieurs de ses coreligionnaires, fonder au loin un refuge pour les minorités persécutées. Il imagine plutôt que ce continent pourrait « recevoir la purgation de ce royaume » (*TM*, 417) de France, c'est-à-dire servir de terre d'asile à tous les indésirables. Au surplus, par l'exode vers ce troisième monde, il souhaite remédier à la surpopulation qui afflige la France : « laquelle peult mettre hors la cinquiesme partie des siens sans aucune incommodité » (*TM*, 77). Bien que moins précis sur l'origine des pionniers français, Lescarbot voit pareillement dans l'Acadie une « retraite tant agreable » (*HNF*, 22) et une solution au surplus démographique, de même qu'à la pauvreté qui mine la France envahie par des « gueux, & Mendians de toutes espèces » (*HNF*, 500). Ce désir de chercher un havre de paix qui paraît presque aller de soi chez un huguenot, même modéré comme La Popelinère³², surprend quelque peu chez l'historien de la Nouvelle-France dont on ne remet plus en question l'attachement au catholicisme³³. En effet, Lescarbot déçu par les attaques personnelles dont il a été l'objet³⁴ projette sur les environs de Port-Royal le désir exprimé par plusieurs calvinistes de créer une France parallèle, à l'abri des querelles. La convergence de points de vue se justifie selon Frank Lestringant par une filiation historiographique : « Marc Lescarbot [...] hérite du “corpus huguenot des textes sur l'Amérique” et le récupère au nom d'un projet national et œcuménique avant la lettre³⁵. » L'émigration dans l'un et l'autre cas marque non pas un déracinement mais une régénération. Revigorer cette France divisée et affaiblie moralement par des revers coloniaux successifs en annexant une terre jumelle que la puissance espagnole ne lui disputera pas, tel est le défi lancé à la jeunesse par les deux juristes.

Certes le Vervinois, comme le Poitevin, n'exclut pas tout à fait la dimension cognitive visant l'intégration d'un savoir déjà rencontré en chambre. Il suffit de se reporter au motif qui inspire le départ de l'écri-

32. Sur les opinions religieuses de La Popelinère, voir l'étude de Guy Martinière, « Autour de La Popelinère » dans Coligny, *les Protestants et la mer*, op. cit., p. 45-50.

33. Paul Beuzart (« La religion de Marc Lescarbot, de Vervins, explorateur du Canada », *Bulletin de la société de l'histoire du protestantisme français*, vol. XI, 1938, p. 237-260) fait le point sur le sujet.

34. D'évidence, les déceptions liées à sa profession ne sont pas non plus étrangères à sa décision de suivre Poutrincourt en Acadie : « Après avoir bien consulté en moi-même [...] je lui donnay parole : étant même induit par l'injustice qui m'avait été peu auparavant faite, laquelle fut réparée à mon retour par Arrêt de la Cour » (*HNF*, IV, p. 502).

35. Frank Lestringant, *loc. cit.*, p. 29.

vain pour s'en convaincre. Au quatrième livre de son *Histoire*, il justifie sa décision de suivre Monsieur de Poutrincourt par son désir « de reconnoître la terre oculairement » (*HNF*, 502). Se trouve affirmée dans cet aveu la finalité épistémologique du déplacement vers d'autres lieux³⁶. Ailleurs, avouant sa curiosité pour le pays, il renchérit sur la nécessité de l'observation directe : « j'avoÿ desir de reconoitre la terre par ma propre experiance » (*HNF*, 474)³⁷. Là où le voyage, selon Lescarbot, est essentiellement reconnaissance, ou plus exactement vérification ou approfondissement du savoir livresque, il est, pour La Popelinière, l'exploration, le franchissement d'espaces inconnus. Si l'Amérique le laisse à peu près indifférent, c'est en définitive qu'elle n'offre plus rien de bien nouveau, du moins le croit-il. Les expéditions qu'il préconise en tant que géographe sont essentiellement des actes de découverte : elles doivent s'accompagner de la récompense de la primauté. Afin de dissiper « la faute » que les « premiers princes firent de mespriser les beaux advis que Colom Genevois [*sic*] leur doüoit d'envoyer découvrir les isles & terres occidentales » (*TM*, 417), il se tourne vers la *Terra Australis* dont personne n'a encore foulé le sol. Ainsi, la reprise de ce mythe géographique permet de racheter l'honneur de la France, laissé pour compte dans la course au partage du Nouveau Monde.

À la suite de ce qu'il convient d'appeler les revers coloniaux des Français, les deux juristes ressassent inlassablement leur déception devant la décadence de leur siècle où « les delices ont appoltronni & l'un & l'autre sexe » (*HNF*, 22), selon la formule de Lescarbot. Le militaire de carrière qu'était La Popelinière ne peut que déplorer l'alignement de ses contemporains sous le couvert des plaisirs, gardant en mémoire les hauts faits des premiers navigateurs :

nous n'avons pas ces beaux eguilons de vertu qui poussaient les anciens & mesmement les payens pour entreprendre toutes choses hautes : & plus mal-aises ils les trouvoient, plus s'eschauffoient ils à la poursuite (*TM*, 416-417)³⁸.

36. Sur cette question, voir Claude Blum, « Montaigne, écrivain du voyage. Notes sur l'imaginaire du voyage à la Renaissance » dans *Autour du "Journal de voyage" de Montaigne, 1580-1980... Journées de Mulhouse et de Bâle, octobre 1980*, actes recueillis par François Moureau et René Bernoulli, Genève/Paris, Slatkine, 1982, p. 3-11.

37. Parmi les fruits à tirer du voyage en pays éloignés, Lescarbot valorise une meilleure connaissance de l'homme.

38. Dans un ouvrage subséquent, l'auteur reprend les mêmes griefs envers ses compatriotes, « qui trop delicats & feminins, douillets ne pourroient patienter ce qu'il [...] faut souffrir » en haute mer (*L'amiral de France, et par occasion, de celui des autres nations, tant vieilles [sic] que nouvelles [...]*, Paris, Thomas Périer, 1584, p. 9).

Rêves d'espaces et de conquêtes

Dans la promotion de projets expansionnistes, l'un et l'autre panégyristes ont compris quel profit ils pouvaient tirer en magnifiant les premiers marins. Par cette idéalisation passiste, ils espèrent tous deux donner un second souffle aux expéditions d'outre-mer. La culture historique se conjugue à une vision futuriste, voire progressiste du monde, coïncidant avec la cartographie de toutes les contrées et l'instruction de tous les peuples. Mais l'épopée des voyageurs ne vise pas tant à mousser le goût de l'aventure qu'à favoriser « l'établissement d'un Royaume nouveau » (*HNF*, 4) en Amérique septentrionale ou dans l'Antarctide. Plus qu'à une volonté d'héroïsation, la valorisation de la mobilité se dessine plutôt comme le fer de lance de tout un programme colonial. Convaincre les Français, peu enclins à émigrer, de quitter leur patrie, tel était le point névralgique de l'exposé des deux avocats pour assurer l'hégémonie culturelle de la France, lourdement concurrencée par les Anglais et les Ibériques. Mais on ne saurait mieux exposer que La Popelinière le « dessein » de son traité :

Je ne me suis proposé autre fin que de faire entendre à noz riere-neveux les merveilles des jugemens de Dieu en la découverte des Indes Orientales & Occidentales, par les plus estranges effects que la nature produit jamais : & avec la tant louable gaillardise des Italiens, Portugais & Espagnols si curieusement hardis de s'exposer à tant de mors [de manière à faire ressortir] la pauvre pauvreté du François qui n'a jusques icy osé tenter si louable ny pareille entreprise (*TM*, 69).

Dans une optique similaire, Lescarbot invite ses compatriotes, dès la dédicace au roi Louis XIII, « à étendre leur domination outre l'Océan, & y former à peu de frais des Empires nouveaux par des voyes justes & legitimes » (*HNF*, 3-4).

Mais d'où vient que les appels lancés par La Popelinière et Lescarbot n'aient été entendus que d'une poignée de lettrés ? Si pressants qu'ils furent, ils ne se traduisent pas par une émigration massive de leurs compatriotes. Sans doute la philosophie stoïcienne et l'ascétisme qui émanent de leur conception du voyage avaient de quoi effrayer les éventuelles recrues. En dramatisant, à l'instar de tant de relationnaires, la traversée outre-Atlantique, les deux historiens ne furent pas tout à fait étrangers à leur échec. De plus, c'est une chose de partir à la découverte de nouveaux horizons pour quelques mois, mais c'est bien autre chose de quitter ses parents et ses amis pour s'enraciner dans un pays

lointain sans espoir de revoir sa patrie. On ne saurait demander à des hommes chérissant leur pays de rompre définitivement les amarres, sous peine de soulever la désapprobation générale. Dans son enquête sur les guides de voyage, Normand Doiron a souligné la nécessité du retour, qui, à l'âge classique, «écarte la menace du nomadisme³⁹». S'établir au loin serait contraire à l'éthique du déplacement bien ordonné dont le parachèvement suppose un ressourcement géographique dans la terre d'origine. Et faut-il encore rappeler que La Popelinière et Lescarbot n'ont pu eux-mêmes accomplir le modèle viatique qu'ils préconisaient tous deux? Le huguenot, au terme du seul périple maritime qu'il aurait fait, n'atteignit jamais la Terre australe⁴⁰, tandis que le Vervinois dut, à son grand regret, quitter la retraite de Port-Royal où il aurait souhaité finir ses jours «pour y vivre en repos par un travail agreable» (HNF, 503).

Au reste, le poète de l'Acadie mesure lui-même la singularité de sa fuite et la difficulté de la rupture imposée par le départ. S'expatrier n'est pas une décision naturelle, concède-t-il, le commun des mortels ne s'y résigne que par nécessité :

Trois choses volontiers induisent les hommes à rechercher les païs lointains, & quitter leurs habitations natureles & le lieu de leur naissance. La première est l'espoir de mieux : La seconde, quand une province est tellement inondée de peuple, qu'il faut qu'elle déborde [...] La troisième chose qui fait sortir les peuples hors de leur païs & s'y déplaïre, c'est la division, les queereles, les procès (HNF, 139-141).

C'est dire que l'émigration va de pair avec l'insatisfaction, qu'elle soit individuelle ou collective. Les tensions religieuses s'étant quelque peu apaisées depuis la signature de l'édit de Nantes, le Vervinois devait convaincre ses compatriotes que la Nouvelle-France était une sorte de terre promise destinée à une France surpeuplée et appauvrie. Cet argument socioéconomique avait d'ailleurs été mis de l'avant par La Popelinière. Par l'exode vers la *Terra Australis*, celui-ci souhaitait soulager la France de la surpopulation qui l'affectait, «laquelle peult mettre

39. *Op. cit.*, p. 180.

40. Si l'on en croit les recherches d'Anne-Marie Beaulieu, le géographe tenta lui-même de s'aventurer dans l'hémisphère Sud, mais il ne put atteindre la destination souhaitée, «victime d'une des nombreuses maladies qui se déclaraient pendant les voyages au long cours» (TM, 24). Sur ce voyage hypothétique et la biographie de l'auteur, voir aussi les commentaires de Giuliano Ferretti dans «La Popelinière et le mythe du continent austral» dans Cecilia Rizza (dir.), *La découverte de nouveaux mondes : aventure et voyages imaginaires au XVII^e siècle*, Fasano, Schena Editore, 1993, p. 287-298.

hors la cinquième partie des siens sans aucune incommodité» (*TM*, 77). Le tableau des plus sombres du royaume, brossé dans l'un et l'autre ouvrages par opposition à la représentation édénique de l'Acadie ou de l'Antarctide, ne parviendra pas à insuffler aux descendants des valeureux Gaulois le désir de quitter leur terroir. Les lecteurs, s'ils prisèrent ces deux ouvrages plusieurs fois réédités, ne se laisseront pas séduire par les promesses qu'ils contiennent. Depuis les entreprises avortées de l'île de Sable et de la France Antarctique, le temps n'est plus aux utopies. Si fervente soit-elle, cette invitation au voyage restera lettre morte dans la patrie de Montaigne. Toutefois, par une curieuse ironie du sort, l'exhortation des deux historiens des navigations hauturières résonnera favorablement de l'autre côté de la Manche par l'intermédiaire de Hakluyt et stimulera la lancée des expéditions anglaises outre-Atlantique⁴¹.

41. Voir à ce sujet les remarques de Frank Lestringant dans *Le huguenot et le sauvage*, Paris, Aux Amateurs de Livres, 1990, p. 226-234.